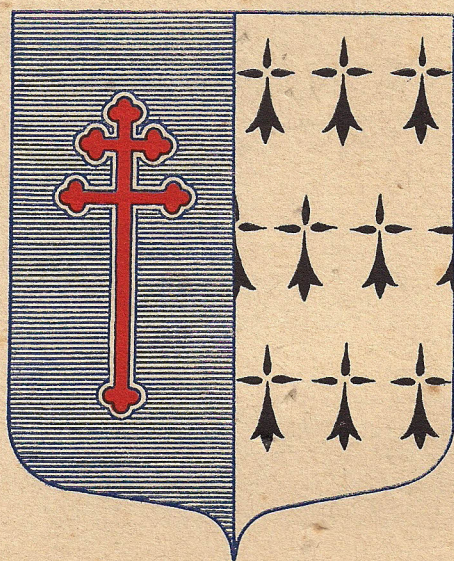


SAO BREIZ

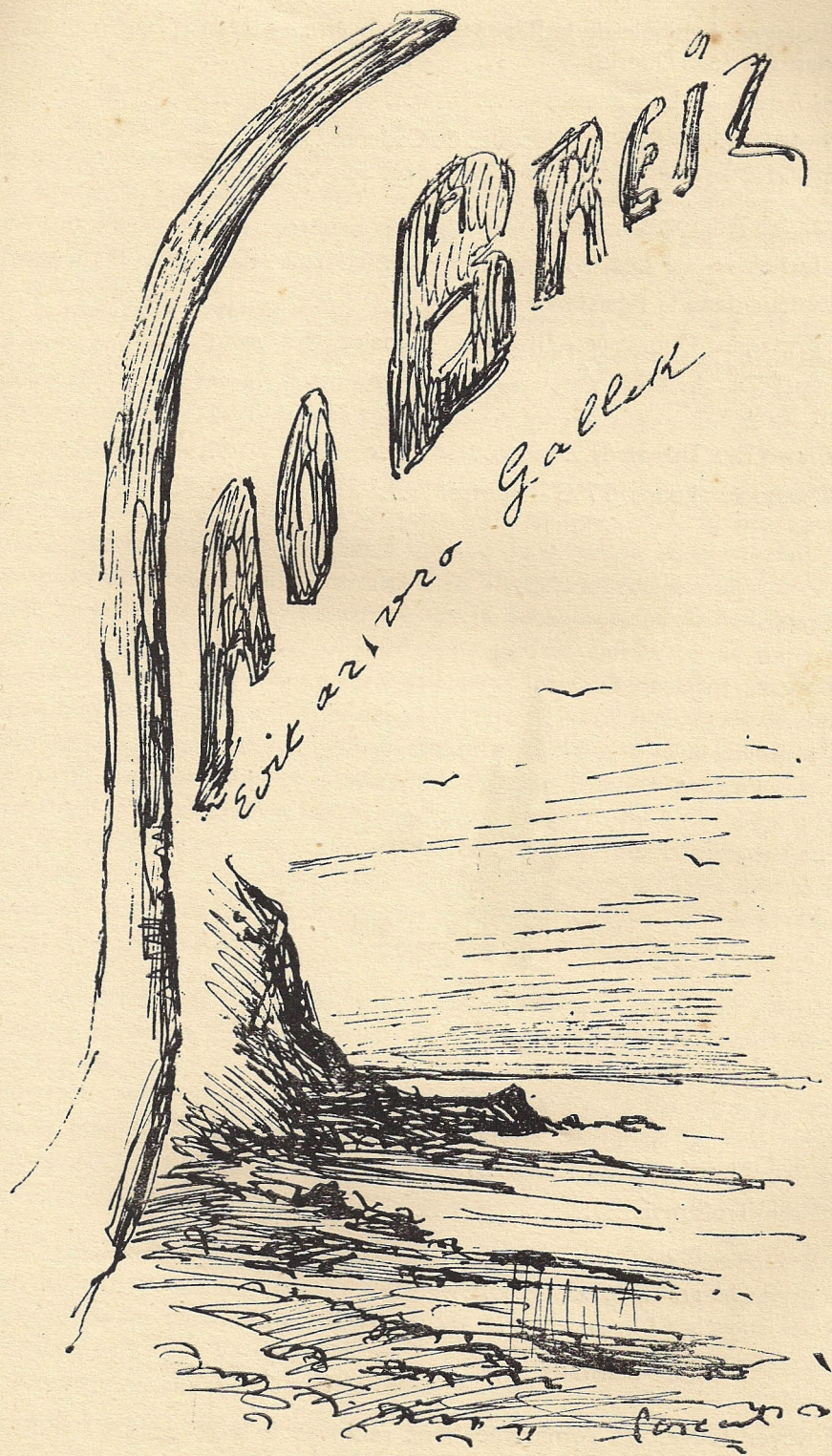
Evit ar vro Gallek

Debout Bretagne pour la France



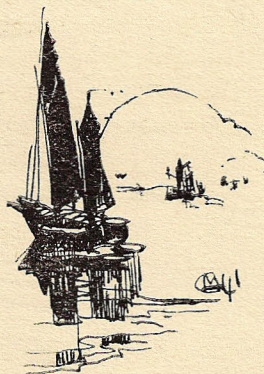
Revue des Bretons des Forces Françaises Libres

Notre numéro de Noël, actuellement à l'impression, publié au prix de 3sh, et qui contiendra une Adresse du GENERAL DE GAULLE, sera offert à titre gracieux à tout abonné d'un an, enregistré d'ici le 1er Janvier.



SOMMAIRE

	Page
La Bretagne, Symbole de la Résistance Française — Jean Marin et Jean Oberle	3
Libre Armor — Le Beherec	5
Gorsedd Digor — Maxime-Jacques de Cadenet	6
Saint-Malo, Cité Corsaire — Capitaine Charles Michel	10
Moral des Allemands — X. X. X.	14
Les Lutins — Le Coz	16
L'Humour dans la Résistance	18
La Bretagne Opprimée. Invasion Romaine 69 avant J.C. — 419 après J.C.	21
Saint Yves	26
Le Chant des Trépassés... ..	30
La Chasse aux Loups, 1793 — Botrel	31



ABONNEMENTS

Numéro	2/-
Trois mois.....	6/-
Six mois	12/-
Un an	1 guinea
U.S.A. (un an).....	\$7
Membre bienfaiteur	5 guineas

Envoyer toutes les communications relatives à la revue SAO BREIZ,
Westminster House, 2 Dean Stanley Street, S.W.1. Tel ABBEY 7143, Ext 210.

La Bretagne

Symbole de la Resistance Française.

Au bout de l'Europe et de la France, une formidable péninsule de granit et d'ardoise fend l'Atlantique de son éperon affilé par les vagues. C'est la Bretagne. Les feux tournants et les feux fixes de ses pointes avancées et de son chapelet d'îles perdues en mer, sont les derniers signes que l'homme fasse à l'homme avant d'atteindre le nouveau monde.

Malgré la violence de ses tempêtes d'hiver, la Bretagne n'est pas seulement, comme on le croit parfois, une presqu'île mélancolique, dont le charme doux et triste tiendrait surtout à son ciel gris et à l'âme qu'une telle atmosphère peut créer. La Bretagne connaît aussi les fêtes du soleil et les richesses qu'il apporte à la terre. Province qui s'est donnée librement et définitivement à la France, il y aura bientôt six siècles, par les mariages successifs de sa Duchesse Anne avec les rois Charles VIII et Louis XII, la Bretagne, avec toutes ses originalités, est aussi à l'image de la nation dont elle fait partie : chez les Bretons, le culte des traditions ancestrales, du courage et de l'honneur se mêle au goût de l'aventure, de la découverte et de l'adaptation à la vie moderne : à quelques kilomètres de petites églises où se tient chaque année le pardon pittoresque du vieux saint local, se dressent les formes de radoub et les grues électriques des plus grands chantiers français de construction navale. A peine sorti du village aux toits de chaume et de landes jalonnées de menhirs et de dolmens, s'ouvrent les perspectives de grandes villes telles que Brest, Rennes ou Nantes. Marins aux vêtements de toile rouge ou bleue, paysans et paysannes aux costumes de velours et de soie, continuent de parler et d'apprendre à leurs enfants la vieille langue bretonne. Mais tout le monde parle le français et parfois le français le plus pur comme l'ont prouvé Lesage, Chateaubriand et Renan.

Les Bretons sont tournés vers la mer. Ils passent toute leur vie sur leurs barques de pêche. Dans l'intérieur du pays, les paysans cultivent de petits champs bordés de pierres. Dans les cimetières, il y a des tombes vides. On peut lire : mort en mer, disparu, naufragé. Mais si la Bretagne est tournée vers la mer, les Bretons, eux, sont tournés vers la France. Surtout lorsque la France est en danger. Comme l'a dit Michelet, aux heures de péril il s'est toujours trouvé des poitrines bretonnes pour résister au fer de l'étranger.

Jamais les allemands n'étaient venus jusqu'en Bretagne. Les Bretons n'en avaient jamais vu. Mais en 1914 les Bretons quittèrent leurs barques de pêche pour les bateaux de guerre, et les paysans montèrent dans les trains pour aller vers l'Est, vers les allemands. 250,000 Bretons tombèrent ainsi pour la France, aucune province française n'avait payé un plus lourd impôt du sang. Et auprès de la petite ville d'Auray, le monument aux morts bretons est un lieu de pèlerinage. Chaque année, toute la Bretagne s'y réunit pour prier et se souvenir.

Gorsedd Digor.

Quand on parle des druides, l'esprit a tendance à se représenter ces images enluminées des manuels d'histoire enfantine, nous montrant des Gaulois aux longues moustaches blondes cueillant, vêtus de longues robes blanches, des branches de gui au fond d'une sombre forêt, cependant que des jeunes filles jouent de la harpe en dansant des rondes étranges.

Le druidisme antique ne fut pas, comme on le croit trop souvent, une religion, mais une philosophie, d'autant plus profonde qu'au moment de l'invasion de la Gaule par les Romains, la plupart des peuples Celtes étaient encore en pleine barbarie. Il est d'ailleurs assez curieux de constater à ce propos, combien nos manuels d'histoire s'étendent sur la soi-disant religion barbare des druides et sur leurs prétendus sacrifices humains, alors qu'ils nous font admirer l'ignoble paganisme de la Rome des premières lueurs du Christianisme. Groupés en une caste puissante, les druides, les bardes et les ovates des temps anciens n'étaient autres que des philosophes, des lettrés et des médecins, réunis pour chercher dans l'étude et dans le travail, le chemin de la science et de la vérité.

La caste des druides fut dissoute par les Romains lors de leur occupation de la Gaule et ce, en raison de l'influence considérable exercée par ces hommes savants sur les populations primitives d'alors.

Tout, pendant de nombreux siècles, laissa supposer que la race celtique avait renoncé à ses traditions et oublié son glorieux passé. Mais, souvent, le feu qui couve sous la cendre n'attend qu'un vent propice pour briller d'un éclat plus vif. Au XIVe siècle, en pays de Galles, en Grande-Bretagne, des lettrés, des écrivains, des poètes, des guérisseurs, des savants, décidèrent de se grouper en une Association culturelle qu'ils constituèrent à l'image de l'ancienne caste des druides et à laquelle ils donnèrent son nom primitif : "Gorsedd," signifiant : Haute Assemblée, du celtique Gor, sur et Sedd, siège.

C'est de cette Association où, durant cinq siècles, devaient se grouper tous les intellectuels Gallois, qu'allait naître le Collège bardique de petite Bretagne. Vers le milieu du XIXe siècle, en effet, certains intellectuels bretons se rendant compte de l'intérêt considérable présenté par les associations culturelles pour la conservation des langues et des coutumes locales, essaieront de créer une Académie Bardique devant grouper à Saint-Brieuc, autour de Luzel, de la Scone, de la Villemagné et de Charles de Gaulle (oncle paternel de notre Général), l'élite de la Bretagne bretonnante. Cette tentative prématurée devait être vouée à l'échec et ce n'est qu'en 1899 qu'on parvint à réaliser pratiquement ce qui jusqu'alors, n'avait abouti qu'à des projets sans lendemain. A cette date, un jeune Breton, qui devait devenir fameux dans les milieux celtiques, M. Jaffrenou, reçut des mains de Honfa-Mon, l'Archidruide du Gorsedd du pays de Galles, l'autorisation de fonder en Bretagne française une branche du Collège Bardique Gallois. La nouvelle organisation fut déclarée en France conformément à la loi et Jaffrenou en devint le Grand Druide, sous le nom de Tal-Dir. Des statuts furent déposés, un règlement

sévère élaboré; il y eu un Grand Druide à vie, un conseil de direction de douze membres, des druides, choisis parmi les membres les plus anciens, des bardes, parmi les poètes, les écrivains et les artistes, et des ovates, hommes de loi, médecins, ingénieurs, commerçants.

De 1900 à 1914, le Gorsedd grandit peu à peu, non sans lutte, l'étrangeté des cérémonies annuelles et la mésinterprétation de ses buts profonds faisant reculer beaucoup de sympathisants attirés par la nouveauté et l'intérêt du mouvement. La période d'après-guerre, favorable à tous les audacieux, devait permettre au Gorsedd de Bretagne de s'étendre et de grouper toutes les personnalités intéressées dans les questions régionalistes bretonnes. Au moment où la guerre de 1939 a éclatée, le Collège Bardique de petite Bretagne groupait plus de 250 membres et ses congrès étaient des plus suivis et des plus populaires. En juillet 1939, au Gorsedd de Vannes, auquel la presse, le cinéma et la radio avaient donné une publicité considérable, l'assistance aux fêtes folkloriques dépassait largement une dizaine de milliers de personnes venues de tous les coins de France et de l'étranger, témoignant ainsi de l'intérêt croissant présenté par ces manifestations.

La guerre a obligatoirement arrêté toutes les activités du Collège Bardique, ses membres ont été dispersés, l'œuvre entreprise a été interrompue, mais le résultat acquis n'en demeure pas moins et si certains de ses membres sont tombés pour défendre leur pays, d'autres, des jeunes, les relèveront et continueront la lutte pour que flotte haut et ferme l'étendard de la Bretagne, dans une France libre, forte et heureuse.

Mais imaginons un instant que la paix est revenue, et que nous sommes au dernier samedi du mois de juillet. Dirigeons nous alors vers la petite ville de Bretagne où se déroulent les fêtes du Gorsedd Digor, la réunion traditionnelle des Bardes de petite Bretagne. Ne nous attardons pas aux fêtes folkloriques qui ouvrent la manifestation : soirée théâtrale en breton, messe chantée en breton, défilé traditionnel à travers les rues de la ville, théâtre de verdure, au cours duquel se feront applaudir les meilleurs chanteurs et les meilleurs danseurs de chez nous. Ces fêtes de folklore nous pourrons les retrouver en de multiples circonstances à travers la Bretagne. Arrivons plutôt au lundi matin et, perdus dans la foule, attendons patiemment le passage du défilé qui ouvrira les cérémonies bardiques, proprement dites, le Gorsedd Digor, la haute assemblée publique.

Voici que dans le lointain des sons perçants se font entendre, ce sont les joueurs de biniou qui s'accordent... Et le défilé s'ébranle. En tête, les binious et les bombardes font un tel vacarme qu'il faut être Breton pour le comprendre et l'aimer. Ils sont suivis du barde portant la trompe traditionnelle, le Korn-Bont qui, tout à l'heure, servira à appeler les nouveaux élus, lesquels devront prendre place sur le Dolmen. Et voici les tout jeunes gens, les Mabinogion, trop jeunes encore pour figurer dans les rangs des disciples, viennent ensuite les postulants bardes marchant deux par deux. Ce sont maintenant les ovates, en robe verte suivis du Druide porte-glaive, de la bannière bretonne, des porteurs de gui. Puis les bardes, toujours deux par deux, en robe bleue, le porte-bannière du Gorsedd et les druides deux par deux, en robe

Le souvenir du Roi Arthur, héros des romans de la table ronde, apparaît tout au long des cérémonies bardiques. C'est son épée qui est le glaive du Gorsedd, c'est sa vie qu'on redonne. La légende veut qu'Arthur, disparu mystérieusement, revienne un jour unifier tous les Bretons et détruire leurs ennemis. C'est pour perpétuer cette tradition que chaque fois que les délégués d'une autre nation celtique assistent au Gorsedd breton, il est procédé à la cérémonie du mariage des glaives, cérémonie qui consiste à réunir une moitié de l'épée consacrée en Bretagne à l'autre moitié exactement similaire consacrée dans le pays celtique présent à la cérémonie.

La réunion des deux fragments opérée par le Grand Druide est le symbole de l'accord complet de tous les membres de la race celtique et de leur union contre leurs ennemis communs.

C'est au tour des porteurs de gui de monter sur le Doll-men pour remettre une touffe de gui au Grand Druide qui, présentant alors à l'assemblée la Corne d'Hulas tenue par son assistant, déclare : " Voici la Corne d'Hulas qui fut présentée aux Bretons par leurs frères de la Grande Bretagne en témoignage d'amitié éternelle et comme un symbole de l'attachement à leur race de tous les Bretons du monde. " Les touffes de gui fragmentées sont distribuées à la foule.

L'heure est venue de procéder à l'initiation des nouveaux bardes. A l'appel de leurs noms, ils montent sur le Doll-men, prononcent une courte allocution dans laquelle ils promettent d'être fidèles à la Bretagne, à sa langue, à l'esprit celtique. Le nom bardique choisi par le nouvel élu est alors proclamé par le Grand Druide et le Koru-Bont le sonne dans la direction de l'Est. Chaque nouvel initié étend la main droite sur le glaive d'Arthur, tandis qu'une écharpe bleue, verte ou blanche lui est posée autour du cou par la maîtresse des robes.

La cérémonie est terminée, le Grand Druide s'adresse aux membres du collège en ces termes :

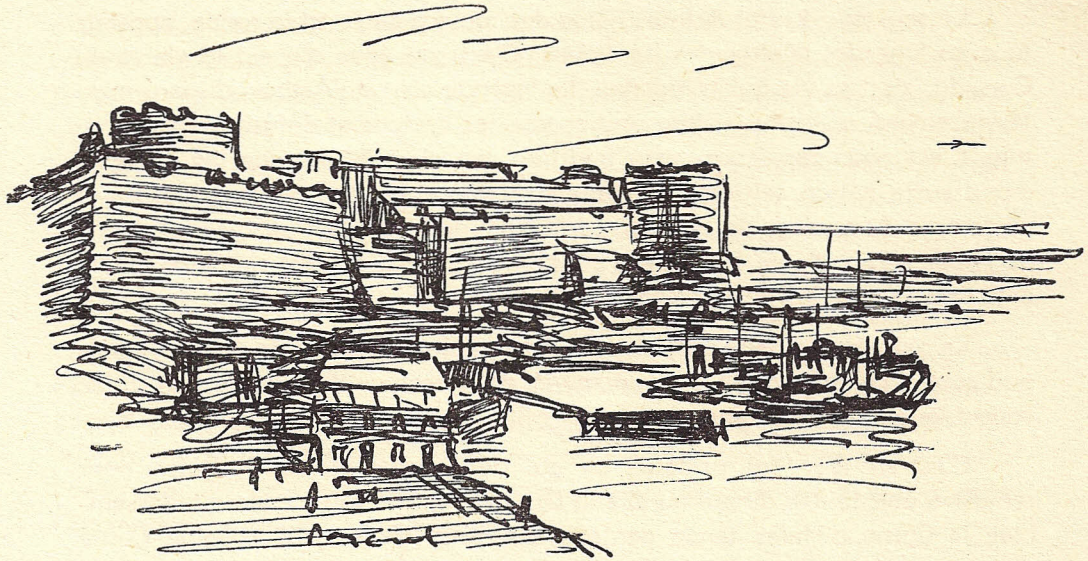
" Vous voici bardes du Gorsedd de la presqu'île de Bretagne. La vérité est votre maître, la compréhension votre servante. Allez votre chemin maintenant sans orgueil et sans hésitation, la Bretagne dans votre cœur, la Bretagne dans vos paroles."

L'investiture des nouveaux disciples, ou postulants bardes, la nomination des membres d'honneur suivent après une nouvelle allocution du Grand Druide, le héraut monte sur le Doll-men et proclame la clôture du Gorsedd par l'hymne national breton dont le refrain est repris en chœur par l'assistance :

" O Breiz ma Bro, me gar ma Bro
Tra mavo mor'vel mur'n he zro
Ra Vezo digabestr ma Bro."

MAXIME-JACQUES DE CADENET,
" AB SONION "

Barde d'honneur de Cornouaille Britannique.



Saint-Malo, Cité Corsaire.

Vivant en marge de la Bretagne, St-Malo est pour nous l'image de la cité corsaire par excellence, tenant tête soit aux uns, soit aux autres, obéissant au gré de ses caprices aux ducs de Bretagne, aux rois de France, ou plus commodément à Saint Malo lui-même. Sa position, sa structure se sont toujours d'ailleurs fort bien prêtées à cet état de chose. L'on prétend qu'aux premiers siècles la Rance se jetait dans la baie de Cancale et que les actuelles villes de St-Malo et de St-Servan n'étaient que de simples îlots rocheux. St-Servan (Aleth) était une importante place romaine; les quelques vestiges qui nous restent en confirment l'authenticité. St-Malo, lui, n'était relié à la terre ferme que par le " sillon." Aleth fut érigé en évêché par les Romains. Vers l'an 1146, cet évêché devint celui de St-Malo en souvenir de son fondateur " Saint Malo " dont les restes se trouvaient depuis l'an 710 dans une modeste chapelle de l'antique île d'Aaron. Jean de Chatillon, abbé de l'église de Ste-Croix de Guimgamp, en fut le premier titulaire.

Très tôt la ville fait preuve de hardiesse et d'indépendance, voire même d'insoumission. En 1381 ne refuse-t-elle pas en effet le serment de fidélité au Duc Jean IV. Cette ville épiscopale ne reconnaissait d'autre suzerain que le Pape. Le Duc fait construire la tour Solidor à St-Servan pour essayer d'obtenir satisfaction par les armes et, intervention inattendue, le roi de France lui-même proteste auprès du Pape Clément VII et s'élève vigoureusement contre cette prétention malouine, laquelle, paraît-il, faisait également tort

à la couronne. Il ne fallut rien moins qu'un délégué papal, l'archevêque de Naples, pour en finir avec cette affaire, ce qui d'ailleurs ne se fit pas sans heurts. Une convention est signée qui stipule que le produit des taxes sur les entrées et les issues reviennent pour deux tiers au duc et pour un tiers à l'évêque et au chapitre. La paix dure peu, à la suite d'une autre querelle entre Jean IV et Olivier de Clisson, connétable de France, la ville est mise sous la tutelle du Roi de France, aidé en cela par le Pape. Mais les Malouins s'insurgent, aussi pour les conquérir le roi de France renonce à tous ses droits sur les entrées et sorties. C'était une grosse affaire, car le port était à ce moment très actif. De nombreux "vessels" et "escaffes" s'y trouvent en toutes saisons. Mais il faut protéger les navires de commerce contre les pirates, soit, la création d'une flotte est aussitôt décidée. Flotte qui jouera un grand rôle non seulement pour protéger le port même, mais aussi les ports voisins, comme par exemple le Mont-St-Michel en 1423. On prépare les fortifications du port vers 1500 et c'est la reine Anne qui fera bâtir les deux tours du château, l'une la "Générale" et l'autre, celle de gauche, "la tour qui qu'en grogne" avec cette inscription: "Qui qu'en grogne ainsi sera; c'est mon bon plaisir."

C'est vers cette époque que naquit, vécut et mourut celui qui devait découvrir le Canada, Jacques Cartier (1491-1561).

St-Malo était l'un des sept sièges principaux de l'amirauté. Depuis un grand siècle cette ville riche appartenait au roi. Mais cette ville, à qui la mer avait donné des habitudes de hardiesse et de liberté, exaspérée par le gouverneur tracassier, complota un coup contre le château. La tour générale est enlevée après une ébouriffante escalade en 1590, le gouverneur égorgé, le château occupé. Le Duc leur envoie un capitaine qu'ils n'acceptent pas. Ils séquestrent l'évêque et se constituent en République maritime ce qui ne les empêche pas de se donner au roi Henri IV après des négociations directes avec lui.

La guerre de course sévit sur les côtes depuis bientôt 40 ans quand naît à St-Malo Porcon de la Barbin. Mais après de nombreuses victoires, il est fait prisonnier des barbares algériens, envoyé par le Bey d'Alger comme ambassadeur près de Louis XIV, celui-ci réfute les propositions du Bey. Fidèle à la parole donnée, Porcon, nouveau Regulus, revient à Alger et est décapité. A St-Servan, les Noël Danican de la lande, Porée deviennent eux aussi célèbres.

Sous Louis XIV le commerce au cabotage et à la grande pêche sont si florissants que la ville de St-Malo peut prêter 30 millions de livres au roi. En décembre 1693 nos amis les Anglais tentent de prendre la cité corsaire avec le renfort d'une machine infernale, machine qui, dans un fracas horrible,

tue six Anglais et un pauvre matou malouin. Deux ans plus tard ils reviennent à l'assaut, toujours en vain. Mais la protection efficace du commerce devenant de plus en plus difficile, les habitants au tempérament indépendant, s'organisent pour la guerre de course : les capitaines se sentaient ainsi plus libres et l'espoir de belles surprises animaient les hommes. C'est à ce moment que Duguay Trouin commence à faire parler de lui. A seize ans il reçoit le baptême du feu. A vingt ans, prisonnier des Anglais à Plymouth, il s'échappe dans une petite embarcation et joint Tréguier. En 1703 il va jusque dans les parages du Spitzberg pour rançonner de nombreux baleiniers hollandais. En 1707, en compagnie de Forbin, il attaque une grosse escadre anglaise, la met en fuite et ramène à St-Malo une dizaine de navires qu'elle convoyait.

En 1709, il reçoit du roi ses lettres de noblesse. Il avait 36 ans, pris plus de 200 navires de guerre et plus de 300 navires marchands. Adoré de ses officiers et de ses hommes, Duguay Trouin organise alors une expédition financée par les armateurs malouins. Cette expédition comprendra 17 navires et plus de 7,000 hommes. Quand tout est prêt, cet amiral intrépide accomplit le chef-d'œuvre de sa carrière : la prise de Rio de Janeiro. Mais malgré tous ces succès éclatants et fructueux, Duguay Trouin était d'un désintéressement tel, qu'il mourut presque dans la pauvreté. On voit par cette expédition sur la ville la plus prospère du Brésil jusqu'où pouvait atteindre l'audace et les ressources des Malouins.

En 1756 à nouveau, l'Angleterre tente la prise de St-Malo. Marlborough, Duc de Churchill, débarque avec 14,000 hommes à Cancale, essayant ainsi de prendre St-Malo par le revers. Le résultat se borne à l'incendie d'une centaine de navires de course dans le bassin de St-Servan. Deux ans après, c'est l'Amiral Hawke qui commande la flotte, cependant que les troupes sont confiées au Général Blish, et cette fois encore l'attaque sera abandonnée et le rembarquement si difficile que les Anglais seront battus à St-Cast, malgré un courage digne d'admiration.

St-Malo reprend sa tranquillité et sa prospérité. Alors, c'est l'époque des beaux hôtels et des " malouinières " villas que construisirent les riches armateurs. Et c'est 1790 et la révolution. St-Malo, pour prouver sa bonne foi aux idées nouvelles, chasse son propre évêque et voit hélas son activité et son prestige disparaître et les vaisseaux anglais bloquer la côte bretonne. Viennent alors la terreur, la chouannerie, l'émigration, la disette. Une fois encore St-Malo se réfugiera dans la guerre de course. Avec une centaine de vaisseaux, ses marins prendront un nombre égal de vaisseaux ennemis. Cependant, les profits ne compensent pas les pertes. Et peu avant la fin du siècle, les Anglais, qui ont enfin réussi à trouver la bonne tactique, capturent presque toute la flotte. Il en sera ainsi jusque sous Napoléon. La course reprend sa

force de 1803 à 1813 et les corsaires malouins prennent 180 navires anglais. C'est l'époque de Debon, Dufresne, Vernon, le Même et Surcouf, dont le nom s'associera aux mers de Chine et de l'Inde.

On pourrait arrêter ici l'histoire de St-Malo. Désormais, la vie malouine sera de plus en plus inféodée à la vie française. St-Malo, avec les exigences des temps modernes, se consacrera davantage chaque jour à son commerce paisible avec ses ennemis d'hier. Ses beaux Terre-Neuvas, eux-mêmes, disparaîtront petit à petit. Mais cette pittoresque cité scellée au roc entourée de ses magnifiques remparts que domine la flèche de son église conserve son cachet et l'aspect austère de son glorieux passé.

Le temps n'est plus aux corsaires. Cette cité, jamais vaincue, voit pour quelque temps ses rues souillées par les soudards allemands. Le Malouin qui, le soir, va se promener sur la Hollande, regarde tristement vers le large. Le soleil qui descend lentement derrière Fréhel, jette des lueurs dorées sur le Grand Be et Cézembre.

Il songe et espère au jour prochain qui ramènera ses frères accompagnés de leurs amis de la Grande Guerre ? Il songe... et parfois dans son regard passe une lueur mauvaise. Puis, regardant à nouveau le large, ses yeux se font doux et confiants. Il espère.

CAPITAINE CHARLES MICHEL.

Moral des Allemands.

Il n'est pas sans intérêt, au début de la troisième année de guerre, d'examiner l'état moral de nos adversaires et sans tirer de cet examen des conclusions prématurées, d'y puiser des éléments intéressants pour notre moral à tous. Nous donnons ci-après l'opinion et le résultat d'observations personnelles de plusieurs de nos compatriotes qui ont pu juger par eux-mêmes de ce qui se passe chez-nous.

Les allemands n'ont cessé depuis l'avènement du nazisme d'enregistrer des victoires tant diplomatiques que militaires, mais si l'enthousiasme a été grand au début, peu à peu, l'oreille allemande s'est habituée au fracas des orchestres du succès et n'a pas tardé à relever certains défauts d'orchestration dont les plus apparents s'appellent :

- Continuation des restrictions,
- Mobilisation de plus en plus poussée dans tous les domaines,
- Recul des perspectives de paix,
- Résistance de plus en plus grande de l'Europe à la domination allemande.

D'autre part, il ne faut pas oublier que certains allemands sont soldats depuis 7 ans, que certains qui ont combattu en Espagne ont depuis trainé leurs bottes dans bien des pays sans connaître de repos, mais en voyant disparaître plusieurs camarades. Ajoutons les bombardements de plus en plus violents des villes allemandes et nous aurons ainsi une idée des raisons pour lesquelles le moral de l'allemand victorieux partout, mais qui n'est pas sûr de gagner la dernière bataille, n'est pas brillant.

Nos compatriotes ont en effet été assez surpris, après le désarroi de l'invasion, de constater que l'envahisseur était loin d'être resplendissant.

Au physique, il était minable, fatigué et mal habillé et au moral, il était désespéré. Ce désespoir des doryphores en septembre 1940 n'a pas peu contribué au relèvement de l'espoir chez les Français.

En Bretagne en particulier, où nos parents ont réagit très vite contre la défaite, les allemands n'ont pas caché leur désespérance devant la mer. L'immensité de celle-ci, que beaucoup voyait pour la première fois, les effrayait et ils étaient convaincus, avant de l'avoir tenté, de l'échec d'une tentative d'invasion de l'Angleterre. Ils buvaient beaucoup à cette époque afin, disaient-ils, de s'entraîner au dernier bouillon qu'ils auraient à avaler. L'un d'entre eux répondait à un Breton qui s'étonnait de son moral : " France battu mais nous foutu."

De septembre 1940 jusqu'à la campagne de Russie, le moral de l'occupant a baissé de plus en plus malgré les changements fréquents de garnison, le mouchardage, la discipline de fer, les doryphores ont, dès qu'ils ont pu s'épancher en sécurité, décrit leur désespoir aux Français. Ils ont fortifié le moral des nôtres en décrivant leurs craintes pour leurs familles en Allemagne, certains permissionnaires de retour de chez eux, disaient leurs nuits passées dans les abris sous les bombes, des suicides se sont produits un peu partout à la réception de mauvaises nouvelles d'Allemagne et tous vivent dans la terreur de recevoir dans une lettre l'annonce d'une catastrophe chez eux.

La fuite de Hess et les relations Russo-allemande étaient particulièrement discutées, les avis étaient partagés et conduisaient parfois à des pugilats entre gens qui semblaient souvent à bout de nerfs.

Au moment où les mouvements de troupes ont préludé à l'attaque contre la Russie, nos compatriotes ont assisté à de véritables crises de désespoir au cours desquelles de nombreux soldats allemands, qui croyaient finir la guerre en occupation, ont montré leurs craintes très grandes d'un conflit avec les Russes dont ils ignoraient pourtant encore l'imminence.

La masse des soldats allemands ne semble d'ailleurs pas très combative, ils craignent aussi bien l'invasion qu'une attaque des Anglais et on peut se demander à quel point s'est amélioré le moral des soldats qu'Hitler a envoyé au massacre contre les Russes qu'ils craignaient le plus d'affronter.

Nous avons dit plus haut que l'Allemand se confie volontiers quand il se trouve seul avec des Français, il se plaint alors à maudire la guerre et réclame une fin prochaine, quelle qu'elle soit, mais tout ceci ne conduit pas à conclure à un écroulement prochain de l'Allemagne, car si les individus, un par un, manifestent leur désespoir et leur mécontentement, il ne s'agit pas encore de mouvements collectifs qui seront probablement long à venir, car ils sont activement combattus par la discipline et la délation très en faveur dans le moindre groupement allemand. On peut cependant se demander comment les allemands qui, victorieux, ont mauvais moral, résisteront à des échecs répétés et jusqu'à quel point la désespérance ancrée en eux leur permettra de résister autrement que mollement au moment des batailles décisives.

Il faut surtout se réjouir du fait que le mauvais moral de l'occupant a fortifié la résistance de nos compatriotes et alimenté l'espoir qu'ils ont d'une prochaine délivrance. Il faut aussi que ceux d'entre nous qui ont le privilège de participer à cette délivrance conservent, comme nos parents, leur moral intact afin que, bientôt, la France ne soit plus battue et que les doryphores soient à jamais anéantis.

X. X. X.

Les Lutins.

Il n'existe pas en Bretagne d'histoires à la mode. Gardiens de nos traditions, nous sommes aussi les gardiens de nos contes.

Notre terre est toujours la même, nos menhirs sont toujours visibles, nos rochers de granit résistent aux assauts des vagues comme aux assauts des vents, nos vastes étendues de bruyères, de genêts et d'ajoncs sont encore intactes, nos grands chênes sont encore debouts et le vent soufflant du large, le soir, a toujours le même sifflement.

A ce décor millénaire, seuls les Korrigans manquent. Ils nous ont quitté, mais leur souvenir reste vivace. Que de bons moments j'ai passé grâce à eux. Que d'histoires circulent encore sur leur compte.

En nous quittant, ils ont cédé la place aux lutins et ceux-ci ne sont pas près de disparaître; ils hantent encore les chemins creux et les landes. Ce ne sont plus de petits êtres difformes, grimaçants, infatigables, qui vous apparaissaient dans la nuit noire; vous obligeaient à confesser vos fautes et vous faisaient promettre de devenir meilleur, ou qui, lorsque vous aviez reconduit votre belle, vous arrêtaient aux carrefours et vous obligeaient à danser jusqu'à épuisement à moins que vous ne soyez sauvé par le lever du jour.

Non, les lutins d'aujourd'hui, comme ceux dont on parle depuis plusieurs centaines d'années, sont de faux lutins, mais ils font revivre le passé et aident à conserver à la Bretagne son caractère très à part et sa réputation de pays de légendes.

D'ailleurs, le temps en déformant les faits donnera à l'histoire d'aujourd'hui le peu de mystère qui lui manque encore et dont nous aimons toujours à nous entourer.

Les lutins naissent généralement aux veillées, quand, assis autour de la cheminée où flambent de grosses bûches de chêne, jeunes et vieux, rendus fripons par les vapeurs du cidre tiède par la flamme, se mettent en quête d'un bon tour.

Cette farce a d'ailleurs toujours son but qui est de corriger un vilain défaut qui n'a pas droit d'existence en Bretagne : la vantardise.

Quand le village abrite un vantard, il fait aussitôt les frais de la veillée. On décide de lui faire voir le lutin.

Les habitudes de la victime étant connues, ce n'est plus qu'un jeu de l'attendre au Carrefour du Diable, à la Fourche des Korrigans où dans le Chemin des Lutins, noms familiers en Cornouaille et tout à fait de circonstance.

L'apparition d'une ombre blanche sur un talus ou le balancement d'un épouvantail à corbeaux au-dessus du chemin, suffirent en général à lui faire prendre peur.

A toutes jambes, mon gars s'en retourne à la ferme la plus proche, où maintenant tout pâli, tremblant de tous ses membres, il raconte à qui veut l'entendre " qu'il vient de voir le Lutin."

Nos compères heureux retournent à leurs lits clos. Ils auront un beau sujet de conversation à la prochaine veillée.

Mais il arrivait quelquefois que tel était pris qui croyait prendre. Témoin cette aventure arrivée il y a quelques années à un vieux charron du nom d'Allain :

Depuis plus de cinquante ans, travaillant à la journée, il allait de ferme en ferme. Chaque soir on entendait ses gros sabots dans les chemins creux et les sentiers en " raccourcis." On reconnaissait son pas, tout le monde disait : " Allain a fini sa journée."

Le plus extraordinaire c'est qu'Allain n'avait jamais rencontré le lutin. Li disait cependant n'avoir jamais eu peur. Le vieux coquin savait que les revenants sont rares de nos jours et à un faux lutin, il savait quoi répondre. Tous les soirs, en effet, il rapportait tous ses outils et la hache suspendue à son cou, maniée par lui était une arme redoutable contre tout attaquant.

Néanmoins, certain soir, un fils de fermier décida de le mettre à l'épreuve. S'étant couvert d'une vieille peau de bique et coiffé d'une cagoule, il fit le guet au pied d'un grand chêne. Quand il vit arriver Allain, il s'avança vers lui, en rampant et en grognant aussi bizarrement qu'il lui était possible. Serrant sa hache, mon larron laissa approcher la masse informe et quand à trois pas de lui elle se fut immobilisée, brandissant sa hache il cria de sa voix la plus forte :

" Si tu es une bête, bêle ou beugle.

" Si tu es un homme lève toi et parle ou je frappe. "

Instantanément, le jeune homme fut debout et sans attendre plus amples explications, déguerpit à toutes jambes.

LE COZ.

L'Humour dans la Résistance.

Nous voyons tous les jours monter la température de la résistance des Français à l'envahisseur, et des échos de l'âpre combat que livrent nos compatriotes aux "doryphores" nous parviennent journellement.

Dans cette lutte à mort, une des principales armes, en attendant le grand jour, est la propagande clandestine; celle-ci, qui circule sous le manteau, ne revêt pas toujours un aspect sérieux et fait montre parfois d'une amère ironie et d'un humour bien français justement apprécié par nos "pays" qui, selon la tradition, savent toujours plaisanter devant la mort.

Nous donnons ci-après quelques uns de ces tracts dont les auteurs sont aussi bien Bretons que Bourguignons et que chacun copie et transmet à ses amis de Dunkerque à Marseille et de Brest à Strasbourg.

* * *

Réflexions (d'occupé).

Un économiste écrivait récemment : " Le mark, maintenu artificiellement aux environs de fr. 6.08 en 1936, n'est guère autre chose qu'un symbole." Le mark continue à ne rien représenter, mais ils nous l'on mis à 20 francs.

Tu regardes tristement tes tickets de viande (avec os) et tes tickets de beurre. Pour que ton mécontentement ne t'amène pas à soupçonner injustement (oh combien) les "autorités occupantes" ton journal te dit que la principale cause du rationnement est le blocus anglais. Tout le monde sait en effet qu'il n'y a jamais eu en France ni viande, ni fromage, ni beurre et que tout nous parvenait d'outre-mer.

On demande que les tuberculeux aient droit à une plus grande ration alimentaire. Ainsi, quand tous les Français seront devenus tuberculeux par suite de l'insuffisance de nourriture, ils pourront de nouveau manger normalement.

On demande une carte de rognures pour les chiens et les chats. Si elle est créée que va-t-il donc nous rester à nous autres pauvres humains ?

Un journal matinal a la manie de parler des " Français dignes de ce nom " comme s'il savait ce que c'est.

Les caractéristiques du nouvel Etat français, telles que nous les présentent les journaux. On élimine du Gouvernement les vieillards et les politiciens tarés. Voici ce que ça donne: Le chef de l'Etat a 85 ans et son second s'appelait Pierre Laval.

Les journaux parisiens stigmatisent avec un bel ensemble les traîtres et les vendus... à l'Angleterre — sans rire.

Au verso des anciennes cartes de pain on lit : " Privez vous du superflu pour que le soldat ait le nécessaire." Sur les nouvelles cartes d'alimentation on aurait pu mettre: " Privez vous du nécessaire pour que le soldat allemand ait le superflu."

Ton journal te dit que les achats de l'armée d'occupation sont pour peu de chose dans le manque d'approvisionnement dont nous souffrons.

Peut-être, mais il est certain que depuis qu'ils sont chez nous, ils ont perdu leurs belles lignes et tiennent beaucoup plus de place dans le métro ou l'autobus.

Ne pas oublier qu'un boche est un cochon qui s'élève en Allemagne, s'engraisse en France pour se faire tuer en Angleterre (ou en Russie) et saler dans la Manche.

Le comble de l'occupation c'est de nourrir des vaches et de ne pas avoir de lait.

Les 10 Commandements du Français.

1. — Un seul tu écouteras — la B. B. C. évidemment.
2. — Radio-Paris tu n'écouteras — car Radio-Paris ment.
3. — La salle des spectacles tu quitteras — lors des documents allemands.
4. — Ton seul mot d'ordre sera — celui de de Gaulle naturellement.
5. — Kamarad tu ne seras — avec les soldats allemands.
6. — Homicide point ne sera — pour un Fritz c'est différent.
7. — Le bien d'autrui tu ne prendras — si c'est à eux vas-y franchement.
8. — Les tracts français tu propageras — et reproduiras secrètement.
9. — Quand l'Anglais débarquera — tu l'aideras et comment.
10. — Et un jour viendra où tu verras — de France les boches foutre le camp.

* * *

Menu de Gala.

POMPES FUNÈBRES GÉNÉRALES EUROPÉENNES

AVIS D'OBSEQUES

Monsieur le Maréchal (ferrant),

GOERING, son confident; Monsieur Pierre LAVAL, son frère en nazisme;

Monsieur HIMLER, son beau-frère;

MM. FLANDIN, DEAT, DORJOT, ses amis;

MM. DE LA ROCQUE, DROGÈRE, DEBEAUVAIS, ses élèves;

ont la douleur de vous faire part de la mort tant souhaitée et heureusement irréparable de leur führer qui nous a tant dégoûtés et vous prie d'assister aux funérailles de :

Monsieur ADOLPHE HITLER

Grand Chevalier de l'Espace Vital,

Grand Maître du Coup de Gueule,

Décoré de l'Ordre du Bain Salé.

Décédé à la suite d'un faux pas dans la Manche.

La messe de requiem sera chantée par les célèbres Macaronis sous la direction de leur illustre chef Bénéto MUSSOLINI qui interprétera pour la circonstance " La Fuite d'Albanie " et " Le Repli d'Afrique " en si-bémol coureur.

A la fin de la cérémonie, un défilé grandiose aura lieu sous la conduite de Monsieur CHURCHILL et du Général de GAULLE.

On n'acceptera aucune fleur, ni couronne; seules les musiques, les chants et les danses seront les bienvenus.

AMEN.

P. S. — Nous espérons vous aviser bientôt du décès de ses parents et amis.

Des Histoires Vraies.

Dans un tramway à Nantes, une maman est assise avec sa petite fille de cinq ans, monte un officier allemand de l'aviation portant un poignard au côté et qui s'assoit près de l'enfant. Le boche sourit à la petite fille qui s'enhardit et joue avec le poignard et, se tournant vers l'homme, lui demande :

“ Dis, Monsieur, c'est pour tuer Hitler ton couteau ? ”

Le boche se dresse pâle et apostrophe la mère en s'indignant de l'éducation donnée aux enfants français, quelques voyageurs se lèvent et devant leur attitude le boche profite du premier arrêt pour descendre.

Dans un collège de filles le portrait du Maréchal Pétain a dû être placé hors de portée des enfants, tout près du plafond, pour éviter sa destruction et les gosses appellent depuis celui dont elles voient l'image si haut perchée “ Le Vieux Hibou.”

L'une d'elle, contemplant le portrait, répond à l'interrogation de son professeur : “ Ah, Mademoiselle, ce que je voudrais être une mouche.”

Dans un train, il était question d'un bombardement récent et un ouvrier ajoutait : “ Ils ne sont tout de même pas chics les Anglais, en Allemagne ils ne bombardent que des champs ou des terrains vagues et ici, quand ils viennent, ils jettent en plein dedans,” et un doryphore gris bleu, blotti dans le coin du compartiment regardait les voyageurs rigoler avec un air plutôt méfiant.

* * *

La Croix de Lorraine. (1)

(Air : **En Passant par la Lorraine**, marche Lorraine.)

I

Contre la Croix de Lorraine
Le Boche a hurlé
Et rageur bavé sa haine
Sur l'insigne aimé
S'il l'arrache à notre veste
Dans notre cœur elle reste
Ah ! Ah ! Ah !
La Croix des Gaulois.

II

Mais de Gaulle et la Lorraine
La Croix ont gardée,
Aux cieux, Jeanne en souveraine
La maintient dressée
D'elle viendra la victoire
Dans un renouveau de gloire
Ah ! Ah ! Ah !
La Croix des Gaulois.

III

Oui, Jeanne, notre Lorraine
Saura nous sauver
Car la France est son domaine
Qui ne peut crouler
Douce croix notre espérance
Boutez les nazis de France
Ah ! Ah ! Ah !
Oh ! Croix des Gaulois.

(1) CHANSON ECRITE PAR UNE JEUNE FILLE PARALYTIQUE DE BREST.
OU ELLE CONTINUE A HABITER MALGRE LES BOMBARDEMENTS.



La Bretagne Opprimée

Invasion Romaine

(69 Avant J.C.—419 Après J.C.)

Notre Bretagne n'est pas à sa première invasion. Depuis le début de son histoire écrite nous lui en connaissons au moins sept importantes. La première en date est celle des Romains.

Bien que les derniers de la Gaule aient été vaincus, et que la résistance des Venètes fut assez farouche pour que César en fasse mention dans ses commentaires, nous n'en sommes pas moins demeurés vaincus.

* * *

Lorsque sont apparus les premiers Romains, notre pays n'était qu'un âpre et noir, coupé de ravins et de fleuves sans noms, défoncé d'innombrables marais, couvert de forêts, de bruyères sauvages, de dunes bouleversées par les orages. Il se nommait alors Armorique.

Les habitants feignirent d'abord de se soumettre à l'aspect de la première légion commandée par Crassus. Mais César n'eut pas plus tôt emmené les otages que nos aïeux jettèrent les officiers romains dans les fers. En réponse, César fit construire une flotte sur la Loire, et revint en personne aussitôt, se mesurer avec les Venètes. Mais il est malaisé d'user l'immense courage de ce tout petit peuple de marins qui était devenu par son commerce une vraie puissance.

César l'assaille par terre, parvient à force de digues à contenir la marée et à mettre la citadelle en brèche. Mais il se trouve devant des murailles vides, les assiégés s'étant retranchés sur un autre point. César alors attaque par mer et quand la flotte de Brutus renforcée des vaisseaux gaulois tributaires paraît, certaine de la victoire, elle voit avec surprise, deux cents navires déboucher du port de Dariorik et se ranger en bataille devant elle. Navires près desquels ses galères ne sont plus que des barques fragiles. Construits du chêne le plus dur, ils forment d'énormes masses dominant les tours mêmes de la flotte romaine. De sorte que les Venètes n'ont qu'à lancer de bas en haut leurs traits qui portent à coup sûr. Seul un expédient digne du génie de César va sauver ses soldats. Ce que leurs mains ne peuvent faire, des mains de fer le feront. Ne pouvant broyer la flotte armoricaine, il la fauche. Ses marins emmanchent des faux à d'énormes perches et s'élançant à force de rames, ils tranchent les manœuvres des Venètes, les condamnent à l'immobilité, transformant ainsi en champ de bataille les puissants navires, là les Romains retrouvent leur supériorité. Sous les yeux mêmes de César, ils prennent leurs ennemis à l'abordage et ce leur sera d'autant plus aisé que les galères prendront d'assaut les vaisseaux l'un après l'autre : un calme plat survenu sur la mer mettant presque tous ceux-ci à la discrétion des vainqueurs. Le sort et la ruse d'une part, la terre et le ciel de l'autre, vaincra nos plus braves marins. Ils ne pourront que mourir et cela ils le feront tous.

Ainsi, en un jour, marine et commerce d'Armorique seront anéantis. César, vainqueur, fait décapiter tous les sénateurs de Dariorik, vend le reste de la population comme esclaves. Il en fait de même à Condivi (Nantes) et sûr de lui, il passe alors à l'île de Bretagne qui résiste encore fièrement.

* * *

Les Romains ont alors l'impression de dominer le pays. Ils occupent les villes, assainissent la contrée, mais la population qui demeure n'est point, elle, réduite en esclavage, ses idées, ses mœurs, sa langue demeurent et peu à peu **la Nationalité Triomphera de la Domination.**

* * *

Outre de petites révoltes assez semblables aux " bagaudes " des Gaules, les Celtes d'Armorique tenteront à plusieurs reprises de secouer le joug, étroitement unis en cela à leurs frères de l'île de Bretagne, comme eux gardiens fidèles de la nationalité commune, comme eux opposant la même indocilité au joug des empereurs. Il faut alors voir avec quelle opiniâtre et invincible

“ Si ma modération dans la prospérité eut égalé ma naissance et mon destin, je serais venu ici l'ami, non le captif des Romains, et vous n'eussiez pas dédaigné l'alliance d'un prince issu d'aïeux illustres et commandant à plusieurs nations. Maintenant le sort m'humilie autant qu'il vous élève. J'avais des chevaux, des armes, des soldats, des richesses; est-il étonnant que j'ai voulu défendre ces biens ? Si votre ambition veut donner des fers à tous, est-ce une raison pour que tous les acceptent ? Au reste une prompte soumission n'eut illustré ni mon nom, ni votre victoire. L'oubli suivrait ma mort. En me laissant la vie vous immortaliserez votre règne.”

Ce noble langage gagna la bienveillance de Claude et Karadok avec tous les siens eut la vie sauve (50 après J.-C.).

* * *

Et les Romains sont toujours les maîtres de l'Armorique. Bientôt, les insurrections partielles recommencent pour durer près de quatre siècles sans résultat. Mais en 383 (après J.-C.) l'île de Bretagne enverra en Armorique toute une armée de Bretons avec un nouveau chef de notre race commune, lesquels tenteront à nouveau l'affranchissement de notre Patrie.

Ce jeune chef, compagnon de Maxime, est le célèbre Conan Mériadek, lequel deviendra d'ailleurs le premier Roi de Bretagne. D'Argentré nous le présente comme un jeune homme, plein de cœur et de volonté, vaillant, hardi, bien suivi et marqué entre les gens de guerre et les habitants qui avaient grande croyance en lui. Maxime se donna peine pour le conduire à la fortune qu'il allait cherchant, et lui promet de lui faire voir la guerre autant qu'un haut et généreux esprit en saurait désirer. Dès sa parution, la noblesse et la jeunesse bretonne se rangent sous son étendard en si grand nombre, disent Bède et Gildas, que l'île restera exposée sans défense aux Saxons du Nord. Un auteur écossais porte le nombre de l'armée bretonne à 700,000 hommes environ.

Maxime et Conan s'embarquent donc pour la Gaule et le premier dit au second en lui montrant les côtes d'Armorique : “ Oublie à jamais le chétif et froid pays que tu quittes, je te ferai si bonne part de mes conquêtes que tu n'auras nul regret de ta malplaisante patrie.” La double armée prit terre aux environs de Occimor, disent les uns, à l'embouchure de la Rance, disent les autres. Voyant tant de Bretons, les Armoriciens heureux se rangent près d'eux. Les légions et les tributaires, qui tiennent les places fortes pour Gratien et Theodose, sont battus près d'Aleth (Saint-Malo), puis Maxime s'empare de Nantes, distribue des terres aux compagnons de Conan et toujours suivi de ce dernier, marche à la rencontre de Gratien. Les empereurs se battirent sous les murs de Lutèce (Paris) et l'armée de Gratien fut mise en déroute. Cependant, Maxime continue vers Lyon pour arracher la couronne et la vie à son rival, Conan, lui, revient en Armorique établir sa colonie bretonne.

• L'établissement s'opère plus par la transaction que par la force, grâce à l'antique fraternité des Armoriciens et des Insulaires, grâce à la conformité

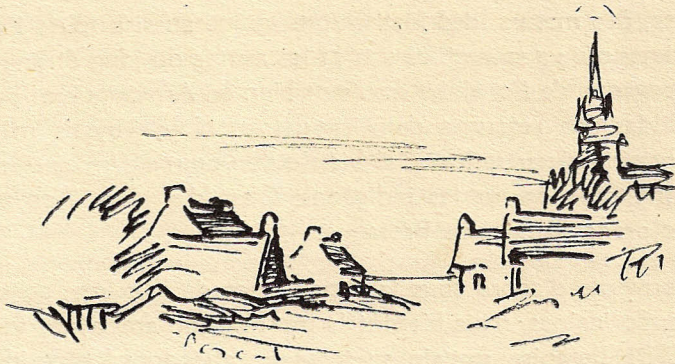
des langages, des mœurs, des institutions, grâce aussi à toute l'autorité d'un chef victorieux qui va sauver les uns et les autres du joug étranger. Les nombreux compagnons de Conan se trouvent bien en Armorique et pas un, disent Bède et Gildas, ne retourne dans sa patrie. Nous voyons même d'autres colons les rejoindre par milliers, si bien qu'on peut affirmer que les Bretons eurent la prééminence sur les indigènes. C'est d'ailleurs à ce moment, que l'Armorique prend le nom de Bretagne.

Conan gouverne d'abord sous la dépendance de Maxime, comme Duc des frontières armoricaines, mais bientôt la mort de son ami ayant vengé celle de Gratien (388) l'empire romain se trouvera abandonné aux invasions barbares (402). La Bretagne armorique, elle, chasse définitivement les magistrats romains et se constitue en quasi-république, nous apprend Zozime; ceci uniquement pour indiquer qu'elle rentre dans sa nationalité (règne de Constantin). L'île de Bretagne et la Gaule, moins heureuses, demeureront sous le joug romain jusqu'au triomphe complet des Barbares.

Conan reçoit le collier d'or des chefs dont il avait hâté la délivrance, devient Pen-Tiern ou roi suprême de la nouvelle confédération armoricaine et c'est en vain que les Romains tenteront en 416 de rétablir leur domination dans ce pays. Tout ce que pourra obtenir leur préfet Exuperantius sera un traité d'alliance en 419.

* * *

Chez nous, qu'importe donc une victoire, qu'importe une invasion, qu'importe même une domination de quatre siècles; le pays résiste toujours; toujours il fait front. Il supporte les assauts comme ses caps de rocs supportent les chocs de l'Océan. Et quand bien même on le détruit pièce par pièce, il lui reste encore l'illusion que rien ne peut lui ravir et cette illusion lui suffit pour refaire sa terre, pour refaire sa race et se débarrasser à jamais du vainqueur.



Saint Yves.

Un personnage que l'histoire de Bretagne ne saurait oublier, et qui, après avoir passé sur cette terre en faisant du bien, comme le Christ, était mort au commencement du quatorzième siècle : c'est le bienheureux Yves Hélyory, le patron des avocats, le miroir des juges, le modèle des prêtres, le saint le plus populaire du calendrier breton.

Né de parents nobles, sous le règne de Jean le Roux, au manoir de Kermartin, près Tréguier, Yves Hélyory fut élevé très sagement à Orléans, à Paris et à Rennes, dans les décrétales, la théologie scolastique, le droit civil et le droit canon. D'abord official (juge ecclésiastique) à Rennes, puis à Tréguier, sous l'évêque Alain le Bruc, puis curé des paroisses de Tredrez et de Lohennech, la veuve et l'orphelin n'eurent jamais d'avocat plus habile et plus dévoué, les fidèles de pasteur plus éloquent, les pauvres de bienfaiteur plus généreux. On en jugera par les traits suivants cités par notre pieux Albert de Morlaix. Commençons par son chef-d'œuvre d'avocat : sa fameuse plaidoirie pour la veuve de Tours.

Avec son zèle ordinaire, il étoit venu jusqu'en cette ville poursuivre une cause en appel, et il logeoit chez une veuve assez riche, laquelle entra un jour en pleurant dans sa chambre et lui parla ainsi : " Ah, Monsieur, mon cher hôte, je suis ruinée sans remède, par un méchant garnement qui a plaidé contre moy, et seray demain condamnée à luy payer douze cens écus d'or, à tort et sans cause." Saint Yves la consola, l'exhortant d'avoir confiance en Dieu, lequel ne l'abandonneroit pas en son affliction, et le pria de luy faire entendre son affaire, luy promettant de l'assister en tout ce qu'il pourroit.

— Monsieur, dit-elle, il y a environ deux mois que deux hommes accourez en marchands vinrent loger céans, et d'arrivée me donnèrent à garder une grande bougette de cuir fermée à clef, fort pesante, et me dirent que je ne la baillasse à l'un d'eux que l'autre ne fust présent : ce que je leur promis de

faire. A cinq ou six jours de là, comme j'étois à la porte de céans, ils passèrent par la rue, avec trois ou quatre autres marchands, et me dirent : " Adieu, mon hôtesse, accommodez-nous bien à soupper," et dévalèrent par la rue. Peu après l'un d'eux s'en retourna à mon logis, et me dist :

" Mon hôtesse, baillez-moi un peu la bougette, car nous allons faire un paiement avec ces marchands que vous voyez là."

— Moy, qui ne pensais qu'à la bonne foy, luy baillai la bougette, laquelle il emporta; et jamais depuis je ne le vis. L'autre marchand s'en retourna céans, le soir, et me demanda si j'avois veu son compagnon ? " Non, dis-je, je ne l'ay point veu depuis que je luy ai baillé la bougette."

" Comment, dit-il, la bougette. La luy avez-vous baillée. Ah, me voilà ruiné et rendu pauvre à jamais. Ce n'est pas ce que vous nous aviez promis, quand nous vous la baillâmes; je m'en plaindray à la justice."

— Et de fait, Monsieur, il m'a fait adjourner devant le lieutenant du baillif de Touraine, et a, par serment, affirmé qu'en sa bougette y avoit douze cents pièces d'or et quelques lettres et cédules de conséquence quand elle me fut baillée, et est le procès en tel terme que demain, je dois avoir sentence.

Saint Yves, l'ayant paisiblement escoutée, luy dit : " Mon hôtesse, faites-mois venir vostre avocat, et que je parle à luy." L'avocat venu, raconta le tout au saint, ainsi que la femme luy avoit dist: ce qu'ayant entendu et conféré là-dessus Saint Yves obtint de l'avocat qu'il plaideroit cette cause pour son hôtesse. Le lendemain, Saint Yves se trouva en l'audiance avec la veuve; et après que la cause eust esté par ordonnance du juge appelée Saint Yves, pour la dame défenderesse, requit de voir en face son adverse de patie, lequel ayant comparu, et l'estat auquel estoit le procès récité, Saint Yves parla pour son hôtesse, disant : " Monsieur le juge, nous avons à vous montrer un nouveau fait qui est péremptoire à la décizion du procès : C'est que la défenderesse a fait telle diligence et si bonne poursuite depuis le dernier apointement prins en la cause, que la bougette dont est question a esté trouvée, et elle l'exhibera quand par la justice il sera ordonné ! " L'avocat du demandeur requist que, tout présentement, elle exhibast la bougette en jugement, autrement qu'il ne servoit de rien d'alléguer ce nouveau fait, pour empescher la prononciation de la sentence. " Seigneur juge, dit Saint Yves, le fait positif du demandeur est que luy et son compagnon, en baillant la bougette à la défenderesse leur hôtesse, la chargèrent de ne la bailler à l'un d'eux que l'autre ne fust présent, et, pour ce, fasse le demandeur venir son compagnon, et bien volontiers la défenderesse exhibera la bougette, tous deux présens." Sur quoi le juge apointa et déclara que l'hôtesse ne seroit point obligée de rendre la bougette que tous deux ne fussent présens. La sentence ainsi donnée, le demandeur se trouva bien estonné, devint pasle et commença à trembler; de quoy toute

la compagnie resta fort estonnée : ce que voyant le juge, par soupçon, le fist saisir et serrer en prison, où il fust si bien poursuivi contre luy, qu'ayant trouvé que c'étoit un pipeur, qui pour tromper et voler cette pauvre veuve lui avait baillé une bougette pleine de vieux clous et de ferrailles; il fust, à trois jours de là, pendu et estrangé au gibet de Tours.

Saint Yves nourrisoit beaucoup d'orphelins; intruisoit les uns en sa maison, mettoit les autres en pension chez des maistres ouvriers pour apprendre mestier, lesquels il salarisoit de son propre argent. Son bonheur étoit de servir de ses mains, à sa propre table, les plus misérables mendiants. Voyant plusieurs pauvres fort mal vestus, il leur bailla la plupart de ses habits, de sorte qu'il luy fallut s'envelopper dans un loudier, attendant qu'on luy en eust apporté d'autres. Une autre fois, il fis la même chose; et mieux. Comme un jour son coustumier luy fust venu vestir une robbe et capuchon gris, il apperçeut en la cour un pauvre à demy nud; il ne le put endurer; mais retenant ses vieux habits, luy donna cet accoustrement neuf. Allant une fois à l'église, disant son bréviaire, un pauvre luy demanda l'aumône; n'ayant que lui donner, il tira son capuchon et le luy donna. Il visitoit souvent les malades nommément les pauvres et nécessiteux, les consoloit et les assistoit, il leur administroit les sacrements, les y disposant avec grand soin et charité. Il ensevelisoit de ses propres mains les corps des pauvres qui décédoient tant en hospital que chez lui, ès maisons particulières les enveloppant en des suaires blancs siens, et les portant à la sépulture aydé de quelques autres pieuses personnes. Un pauvre étant arrivé trop tard à Kermartin et n'osant frapper à la porte se coucha auprès et y passa la nuit. Saint Yves, sortant de bon matin le trouvant là, le fis entrer, le revestit de ses propres habits, luy donna bien à disner et à souper, le fist coucher en un bon lit, alla se coucher au mesme lieu où il l'avait trouvé et y passa la nuit. Il fallait entendre Saint Yves prêcher en breton, en français ou en latin jusqu'à trois et quatre fois par jour, dans sa paroisse, dans les paroisses voisines, à Tréguier, à la suite de Monseigneur de Bruc, son évêque, partout enfin. Il s'adonnoit avec une telle ferveur et attention d'esprit à ce saint et apostolique office, que souvent il en oublioit le boire et le manger; et, estant de retour au logis, le soir, après avoir presché tout le jour, ne se pouvoit presque tenir sur bout tant il estoit faible. On a remarqué qu'à un Vendredi-Saint, il prescha la Passion en sept diverses églises. Preschant une fois à Loc-Rouan en Cornouaille, le sieur de Coat-Pont, escuyer, sortit de l'église comme it montoit en chaire, sans se soucier d'entendre le sermon : Saint Yves le voyant dit : " S'il y avoit ici trois ou quatre filles avec un trompette du diable il y serait demeuré; mais non pas pour ouyi la parole de Dieu : lequel je prie de le punir en cette vie, et ne luy réserver la peine deue à cette offense en l'autre." Ce qui fut incontinent fait, car ledit gentil-homme devint paralytique, et ne fut quéry de ce mal qu'après la mort de Saint Yves. Il obtint la santé à son sépulcre.

Après une longue vie employée de la sorte, Yves Helory mourut en 1303, sous Jean II, en odeur de sainteté, et aux miracles qu'il avoit opérés de son vivant se joignirent les miracles opérés sur son tombeau. Un pauvre diable condamné à la corde, invoque Saint Yves du haut de la potence et le bourreau ne peut venir à bout de l'étrangler. — Un gentilhomme tombe à l'eau avec son cheval et ses bagages : une simple prière le ramène au bord, lui, sa monture et sa valise, où étaient des papiers inestimables. — Un enfant de Lannion se noie sur la côte à deux lieux de la maison paternelle; on apporte son corps à sa mère qui le ressuscite en le vouant à Saint Yves.

“ Qu'as-tu vu dans l'autre monde ? ” lui demande-t-elle.

“ J'ai vu, répond-il, un seigneur vêtu de blanc, qui m'a pris par la main et m'a tiré du fond de la mer.”

Ces miracles se multipliant de jour en jour, tous les Bretons réclamèrent la canonisation de leur compatriote, par l'entremise et l'organe du bon Duc Jean III. Le légat et la commission nommés par le Pape entendirent trois cents témoins; et comme ces interrogatoires multipliés retardaient l'arrêt du synode, le clergé de Tréguier le devança hardiment, en célébrant en pleine cathédrale la fête de Saint Yves. Lorsqu'enfin la canonisation fut prononcée en 1348, Saint Yves était déjà honoré et invoqué publiquement dans toute la Bretagne. Telle devint alors la vogue des pèlerinages à son tombeau, qu'elle fit tomber, comme on l'a dit, les pèlerinages à Rome, et nuisit mêmes aux derniers voyages en Palestine.

Cette dévotion s'est continuée jusqu'à nos jours. Les Bretons vont encore honorer, à Tréguier, la tête de Saint Yves, conservée à côté des reliques de saint Tugdual ou Pabu : et tout près de là, dans la chapelle et dans le manoir de Kermartin, on montre aux pieux pèlerins la chambre de Saint Yves, son lit clos, son bréviaire et son testament.

Le Chant des Trépassés.

Argument

C'est le mois noir (Novembre) que l'église a choisi pour songer aux morts et prier pour eux. Le soir de la Toussaint, le cimetière est envahi par la foule, qui vient s'agenouiller tête nue sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts, remplir d'eau bénite le creux de leur pierre funèbre, et dans quelques localités, y faire des libations de lait. Cependant, l'office commence et se prolonge; les cloches ne cessent de tinter durant toute la nuit, et parfois, à l'issue des vêpres, le recteur, suivi de son clergé, fait processionnellement, à la lueur des flambeaux, le tour du cimetière en bénissant chaque tombe. Dans aucun ménage, cette nuit, la nappe n'est ôtée de dessus la table ni le souper desservi, car les âmes viendront en prendre leur part; on se garde bien aussi d'éteindre le feu du foyer, elles doivent s'y chauffer comme durant leur vie.

Lorsque l'office du soir est terminé, que chacun a regagné sa demeure, qu'on a quitté la table pour l'abandonner aux morts et qu'on se met au lit, on entend retentir à la porte des chants lugubres mêlés au bruit du vent. Ces chants sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, bonne santé à vous, gens de cette maison, bonne santé nous vous souhaitons, nous venons vous mettre en prière.

Quand la Mort frappe à la porte, tous les cœurs sont frappés d'effroi; quand à la porte se présente la Mort, qui la Mort doit-elle emporter ?

Mais ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller, si vous dormez. Vous éveiller, gens de cette maison; vous éveiller, grands et petits. S'il est encore hélas de la pitié dans le monde, au nom de Dieu, secourez-nous.

Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous. Au nom de Dieu, priez. Priez, car les enfants, eux, ne prient pas.

Ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plume bien doux et moi, votre père, et moi, votre mère, dans les flammes du purgatoire. Vous reposez-là mollement, les pauvres morts sont bien mal; vous dormez-là d'un doux sommeil, les pauvres morts sont dans la souffrance.

Un drap blanc et cinq planches, un bourrelet de paille sous la tête et cinq pieds de terre par-dessus, voilà les seuls biens de ce monde qu'on emporte au tombeau.

Nous sommes dans le feu et l'angoisse; feu sur nos têtes, feu sous nos pieds, feu en haut, feu en bas; priez pour tous les trépassés.

Jadis, quand nous étions au monde, nous avions parents et amis, aujourd'hui que nous sommes morts, nous n'avons plus de parents ni d'amis.

Au nom de Dieu, secourez-nous. Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, une seule goutte sur les pauvres trépassés.

Sautez vite hors de votre lit, jetez-vous sur vos deux genoux, à moins que vous ne soyez malades ou appelés déjà par la mort.

La Chasse aux Loups, 1793 (I)

GUÈ - LRES AUX PIEDS, PENN-BAZ EN MAIN, OÙ DONC VAS-

TU SI BON MA-TIN? OÙ DONC VAS-TU, MON CO-REN-TIN? TOUS

NOS GÂS ONT PRIS REN-DEZ-VOUS TI HOU TI HOU POUR AL-LER A

LA CHASSE AUX LOUPS TI HOU HOU HOU HOU HOU HOU HOU HOU HOU HOU

HOU - !

Pourquoi donc n'as-tu pas aux pieds
Tes lourds sabots de châtaignier,
Mais tes fins et légers souliers?
— Nous aurons à forcer des loups
Tihou hou!
Chaussés de bons souliers à clous.
Tihou hou hou!

Soupez-vous donc dans les bois
Qu'à ta boutonnière je vois
Ta vieille cuillère de bois?
— Après avoir chassé les loups
Tihou hou!
Nous mangerons la soupe aux choux.
Tihou hou hou!

Adieu, donc, mon bon Corentin :
Va t'embusquer dans un ravin,
Au fond du hallier clandestin
— Quand, la nuit hurleront les loups
Tihou hou!
Fais ta prière... et pense à nous !!!
Tihou hou hou!

Mais pourquoi donc as-tu cousu
Sur ton cœur le Cœur de Jésus,
Mis ton chapelet par-dessus?
— C'est qu'avant de traquer les loups
Tihou hou!
Il fait bon se mettre à genoux.
Tihou hou hou!

Eh quoi vas-tu chasser ainsi
Avec le couteau que voici,
Sans emporter ton vieux fusil?
— Ne sais-tu donc plus que chez nous
Tihou hou!
C'est au couteau qu'on sert les loups?
Tihou hou hou!

BOTREL.

P. S. — Chaht composé en 1793 et qui est revenu d'actualité, les Bretons ayant en effet, contre les Allemands, repris les méthodes inventées durant la chouannerie.

